

Les rites festifs du mythe du cocuage à la Renaissance

Maurice Daumas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4369>

DOI : [10.4000/cdlm.4369](https://doi.org/10.4000/cdlm.4369)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 111-120

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Maurice Daumas, « Les rites festifs du mythe du cocuage à la Renaissance », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 77 | 2008, mis en ligne le 27 novembre 2009, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.4369>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Les rites festifs du mythe du cocuage à la Renaissance

Maurice Daumas

- 1 Dans la culture occidentale, l'adultère possède trois visages : l'adultère proprement dit, le cocuage et la courtoisie. Condamné par les Sixième et Neuvième commandements, l'adultère est un péché et un crime, que pourchassent la justice de Dieu et celle des hommes. Le cocuage et la courtoisie sont des divertissements, qui appartiennent au domaine de la fête, du langage, de l'image, de la littérature, du théâtre... L'adultère y est traité selon deux modes différents : grivois et ludique pour le cocuage, érotique et sérieux pour l'amour courtois. Participant à l'univers de la chevalerie, la courtoisie connaît un renouveau à la fin du Moyen Age : il s'agit principalement d'une mode « rétro », qui trouve son origine dans la crise de la noblesse aux XV^e et XVI^e siècles. Nostalgique du passé, celle-ci s'invente un Moyen Age de rêve où la courtoisie a toute sa place : quoique adultère, l'amour courtois est hautement valorisé dans la littérature. Mais c'est surtout le cocuage qui imprègne la culture de cette époque. Les abbayes de cornards, le *Tiers-Livre* de Rabelais, les recueils de nouvelles (*l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre) ou d'anecdotes salées (*Les Dames galantes* de Brantôme), laissent à penser que les hommes de la fin du Moyen Age et de la Renaissance avaient très peur de devenir cocu. Il n'en était rien : l'omniprésence du cocuage renvoie à un excès et non à un déficit de masculinité.

Les paradoxes du cocuage

- 2 Le principal paradoxe qui sous-tend la culture de la Renaissance est que l'on condamne fermement l'adultère tout en le mettant en scène pour s'en amuser : à une époque où la femme peut être enfermée à vie pour cause d'infidélité (peine dite de « l'authentique »), le cocuage est le premier thème de divertissement.

- 3 D'autres paradoxes viennent renforcer le sentiment d'étrangeté qui assaille l'historien de l'adultère et du cocuage :
- Deux images contraires de la femme coexistent dans la culture de la Renaissance : celle que présentent les archives de la criminalité et de la famille (une femme traitée en mineure, dominée, exploitée, surveillée par le père, les frères et le mari, tous attachés à son honneur et sa fidélité) contraste avec celle que renvoie la littérature, le théâtre et les fêtes (une femme libre, entreprenante et sans vergogne, qui cocufie systématiquement le mari).
 - Seules les femmes sont accusées d'adultère, alors que ce sont les hommes qui s'y adonnent ouvertement. Pourquoi ne s'amuse-t-on pas de mille et une manières qu'ont les hommes de tromper leur femme en en séduisant une autre ?
 - Il en résulte que seuls les hommes peuvent être cocus. Or les hommes se réservant toujours la meilleure part, il en résulte que ce déshonneur doit être considéré comme un privilège dont les femmes sont écartées : les hommes se réservent la dignité de cocu.
- 4 Pour surmonter ces paradoxes, il faut considérer le cocuage comme un mythe culturel, au sens où un mythe est fait pour surmonter des contradictions. Mais où se situe le lieu de ces contradictions ? dans les relations entre les hommes et les femmes ? dans l'identité sexuelle des uns et des autres ? La réponse à ces questions comprend deux volets : l'un, « folklorique », sur le personnage du cocu et les rites festifs qui s'y attachent ; l'autre qui concerne les récits de cocuage, pour lesquels il faut se tourner vers la littérature.

Le Livre des martyrs



Gravure, milieu XVIIIe siècle

Le cocu : un personnage de la fête

- 5 Après le fou et les diables, mais avant les géants, les monstres et les hommes sauvages, le cocu est l'un des grands personnages de la culture de la fête à la fin du Moyen Age et à la Renaissance. Personnage malheureux et infortuné, il appartient à la fête car il provoque le rire plutôt que l'indignation ou la compassion. Comme tout personnage culturel, le cocu a son identité, ses désignations, son vocabulaire, ses expressions et ses proverbes, ses attributs, sa couleur, ses saints patrons, ses fêtes... Il alimente des chansons, des anecdotes, des contes, des nouvelles, des farces, des pièces de théâtre, des images...
- 6 *Identité.* Le cocu est un rôle spécifiquement masculin : il n'y a pas de femme cocue. Le cocuage correspond donc à une seule configuration, celle dans laquelle un homme s'empare de la femme d'un autre homme. Tous les hommes mariés peuvent l'être : tel est même leur destin que d'entrer dans la « Grande confrérie ». Comme toutes les confréries, celle qui regroupe les maris trompés possède un livre de rôles, un lieu de réunion (la taverne), une bannière (pour processionner), un saint patron (on parle dans le *Roman de la Rose* de « la confrérie saint Arnoul »). On dit aussi d'un cocu qu'il fait partie de « nos amis ». Car le cocu a de nombreux amis : ceux de sa femme sont aussi les siens ; ils le cajolent toujours et parfois l'engraissent. Le cocu est donc un personnage très sociable.
- 7 *Bestiaire.* Tout un bestiaire est associé au cocu, à commencer par le *coucou*, dont il tire son nom (c'est au XVI^e s. que le mari trompé – appelé jusque là *coux* – se transforme en *cocu* et que l'oiseau – encore appelé *coqu* par Bouchet à la fin du XVI^e s. – devient le *coucou*). Le coucou pose un problème de cohérence, car c'est plutôt l'oiseau dans le nid duquel il pond ses œufs (la fauvette) qui devrait être appelé cocu. En dépit de cette difficulté, le coucou possède bien des atouts pour symboliser le cocuage : un oiseau discret, aux mœurs adultères, qui chante au printemps et incarne le renouveau et la fécondité.
- 8 D'autres animaux, plus familiers, sont en rapport étroit avec le cocu, dont ils manifestent l'ambivalence. Dans le domaine méditerranéen, le mari trompé est un *bouc* (*cabrón* en Espagne, *becco cornuto* en Italie). Dans le domaine franco-flamand, c'est le *coq* qui est associé au cocuage, notamment dans le langage (on écrit *coqu* au XVI^e s., le coquart, le cocardeau sont de jeunes coqs qui veulent jouer dans la cour des grands avec le risque d'être bernés). Toutes ces bêtes sont cornues.
- 9 *Attributs.* Les *cornes* sont l'emblème le plus connu du cocuage. Paradoxalement, elles sont un symbole de virilité et de fécondité (bouc, bélier, taureau, cerf). Elles apparaissent notamment dans les déguisements de carnaval (la période où les cours burlesques jugent les cocus) et dans les fêtes de cocus. L'origine de cet attribut est obscure : les cornes sont peut-être liées au Cernunnos gaulois, dieu de la fécondité à cornes de cerf. Ce lien expliquerait que le cocu soit un homme chanceux. Parmi les autres attributs figurent le *coqueluchon* (le terme désigne un capuchon, comme celui des fous, mais aussi la primevère des bois), la *lune cornue* et, surtout, la *couleur jaune*, que le cocu partage avec le fou. Le jaune est surtout la couleur de l'infamie, celle qui est attribuée aux juifs, aux traîtres, aux infidèles. De nombreuses fleurs jaunes sont associées aux rites du cocuage (dont les narcisses des bois ou primevères). Avant le jaune, il y eut le bleu : dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* (« il craignait d'être du rang de

bleu vêtu qu'on appelle communément nos amis », 1461), comme au centre des *Proverbes* (anciennement appelé *La Cape bleue*) de Bruegel.

- 10 *Saints patrons*. Les cocus sont associés à deux personnages qui ne sont pas des saints de carnaval mais de vrais saints. Cité dans le *Roman de la Rose*, Arnoul de Crépy est mal connu : baptisé par saint Rémy, il fut assassiné vers 524 (fête le 18 juillet). Saint Gengoul fut assassiné en 760 par un clerc, amant de sa femme (fête le 11 mai). Très populaire, son culte est attesté dans l'Est de la France, la Franconie et la Rhénanie.

Le dieu celte Cernunnos



Relief du chaudron de Gundestrup (IIe s. av. J.C)

Le tête-poule



Gravure du maître HSD, XVIe siècle

Le tête-poule



Gravure de Wiérix, XVIe siècle

Le « Temps » du cocu

- 11 Comme tout grand personnage, le cocu a son « temps », c'est-à-dire ses fêtes, bien répertoriées par Van Gennepe et les folkloristes du XIX^e siècle.
- 12 Le cocu a d'abord pour fête celles de ses saints patrons, que signalent quelques rituels : à Bar-sur-Seine, à la veille de la fête de saint Gengoul, les jeunes gens déposaient des fleurs jaunes à la porte des cocus. Dans le LIII^e arrêt d'amour de Martial d'Auvergne figure ce quatrain : « *Le jour de Saint Arnoux / Patron des coux / On élit parmi nous / L'Abbé des fous.* » A Amiens, pour la fête de la paroisse de Saint-Germain-l'Écossais, les enfants du quartier apportaient à l'église une couronne de « coucou » (narcisses des bois ou primevères) en chantant : « *Saint-Germain coucou, / C'est la paroisse des fous.* »
- 13 La vraie fête du cocu correspond au cycle le plus licencieux, celui de carnaval. Juger, défiler et se déguiser sont les comportements les plus caractéristiques des manifestations carnavalesques. Les dates des fêtes circonstanciées varient à l'intérieur de la semaine grasse. Van Gennepe signale ainsi un *Dimanche des Cornes* au *Dimanche-Gras* (Montpellier), une *Fête des Hommes* au *Mardi-Gras* (Carcassonne), une *Fête des Cornards* au mercredi des Cendres (Issoire), un *Jour des coquards, cornars ou cocus* le *Jeudi-Gras* (Indre-et-Loire). Les défilés les plus célèbres sont ceux qu'organisent les confréries de Conards à l'occasion de leur fête annuelle et du cycle de carnaval. Les activités des Conards correspondent à la fonction judiciaire de la royauté : les jugements, les proclamations, les accommodements. Beaucoup de confrères (notamment à Evreux et à

Rouen) étaient des gens de justice. Maris et cocus (deux états amenés à se confondre) étaient la cible de la justice festive.

- 14 Mais la grande fête des cocus est l'*asouade* du temps de carnaval, le châtiment populaire des maris battus ou trompés. Les jeunes procédaient dans l'année à des procès burlesques où l'on jugeait (en leur absence) les hommes qui avaient failli à leur honneur en ne « tenant pas la culotte », c'est-à-dire en abdiquant leur pouvoir dans le ménage. On procédait plus tard (en temps de carnaval) à l'*asouade*. Le mari fautif (représenté par un voisin) était installé à l'envers sur un âne, dont il tenait la queue d'une main et de l'autre une quenouille. On le traînait dans tout le quartier, avec tintamarre et chansons, notamment sous les fenêtres du coupable. Comme pour le charivari (qui visait les couples inégaux), l'*asouade* était une fête de rue (mais en plein jour) et une fête de jeunes. Les groupements de jeunesse avaient pour fonction d'organiser les fêtes, de représenter la communauté villageoise et de veiller à un certain ordre moral, dont la première règle était le respect de la hiérarchie entre les sexes.

Bruegel, *La Luxure*



Gravure, milieu XVI^e s., détail : asouade monstrueuse

- 15 Les rites sont accompagnés de chansons. Parmi les thèmes qu'elles abordent, l'un d'eux, récurrent dans le folklore du cocuage, est celui de la grégarité des cocus. Un refrain, cité par Brantôme, dit : « Un cocu meine l'autre, et tousjours sont en peine ; Un cocu l'autre meine ». Le cocuage étant contagieux, les cocus (comme les fous) sont censés danser la ronde, en l'élargissant après chaque refrain. Le recueil de chansons populaires du Languedoc de Louis Lambert en contient plusieurs variantes

La Ronde des cocus (Languedoc) :

1. Deux cocus nous sommes trouvés, Le bon Dieu nous a loués / L'un autant que l'autre.

Dernier venu, va-t-en chercher Un autre.

2. Trois cocus...

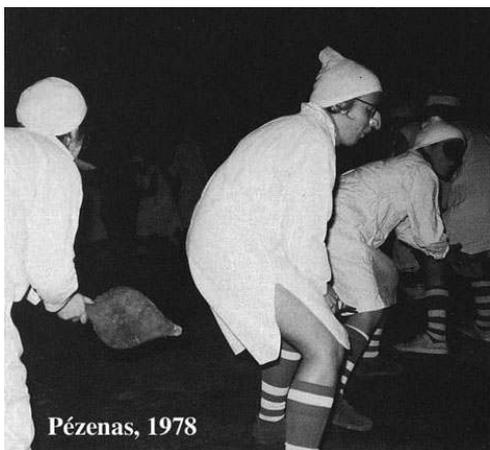
3. Quatre cocus...

- 16 Au temps de carnaval fleurissent toutes sortes de rassemblements masculins. Les cortèges de cocus groupent des hommes mariés. De recrutement plus large encore, puisque tous les hommes y participent, sont les processions de *Soufflaculs*, appelés

Bouffés dans le Midi (du vieux français *buffer*, qui signifie souffler). Bien connus dans le Jura, le Centre, la Provence et surtout dans l'Hérault, les Soufflaculs sortent en général le mercredi des Cendres. Ils sont vêtus d'une longue chemise blanche de femme et coiffés d'un bonnet de nuit ; ils dansent à la queue leu leu en soufflant au derrière de celui qui les précède avec un soufflet de cuisine ; ils entonnent des chansons dont le refrain est : *Boffa-li al quiou (Souffle-lui au cul)*. La danse des *Soufflaculs* est apparentée aux cortèges de fous, dont le soufflet est l'un des attributs : les fous s'en servent pour se souffler entre eux au derrière, mais aussi au cul des ânes lors des chevauchées à rebours des maris battus ou cocus. Ils rappellent aussi les danses de cocus évoquées par les chansons. Ces rondes, qui s'élargissent d'un nouveau membre à chaque refrain (*Dernier venu, va-t-en chercher un autre...*), reposent sur le grand principe du cocuage, selon lequel les cocus (*i.e.* les hommes) se reproduisent entre eux. Tel est bien le cas des soufflaculs, solidement liés entre eux par leur geste, ainsi que le traduit la chanson suivante : *Souffle-lui au cul, je te souffle, je te souffle - Souffle-lui au cul, je te soufflerai au tien*. Dans certaines localités de l'Hérault, le cocu apparaissait en personne, comme à Saint-Gervais où il était personnifié par un âne à qui l'on chantait : *Soufflez-lui au cul - Il est cocu*. A Marseillan, le cortège de soufflaculs était précédé de *Mestre Pière*, un grand diable à perruque blanche, armé d'une seringue de cheval destinée à arroser les gens ; la chanson disait : *Buffo ié aou cuou, à Mestre Pière - Buffo ié aou cuou, quès un couguou*.

- 17 Les soufflaculs semblent déguisés en femmes pour mieux se reproduire. Leur geste, leur instrument et leur cible, font de cette danse une parodie de sodomie. Crime majeur, certes, mais moins grave dans la conscience populaire si l'homme n'abandonne pas son rôle actif. Pour conserver sa nature de mâle, il faut donc éviter de se faire sodomiser. Tel paraît être le sens de la *Danse du feu aux fesses*, attestée un peu partout dans l'Hérault et les Pyrénées-Orientales. Les jeunes gens, déguisés en femmes comme dans la danse des Soufflets, ont un tortillon de papier accroché au bas de leur chemise. Ils tiennent à la main une bougie et défilent à la queue leu leu. Le jeu consiste à mettre le feu au papier du danseur qui précède, tout en échappant à la flamme de celui qui se trouve derrière.

Soufflaculs



Pézenas, 1978



Illustrations extraites du livre de C. Gaignebet et J. D. Lajoux, *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, PUF, 1985, pp. 218-219

L'amant battu

Gravure du XV^e siècle

Le mâle, de bon compagnon à cocu

- 18 A travers ces fêtes, ces rites, ces chansons, se dégagent plusieurs visages du cocu. Le cocu est d'abord une divinité dispensatrice de richesses, associé au renouveau du printemps et aux rites de fécondité (le coucou, les cornes, les primevères...). Le cocu est ensuite le membre d'une confrérie masculine, dans laquelle les hommes se reproduisent sans l'aide des femmes – ce vieux rêve des hommes, selon la thèse de Françoise Héritier.
- 19 Reste enfin le cocu de l'adultère, le mari trompé, châtié par les tribunaux de jeunesse, avec des attributs empruntés aux deux personnages ci-dessus (les cornes, le soufflet...). Or, ce cocu est l'aboutissement d'une destinée masculine qui a débuté par le rôle, complémentaire, de *cocueur*. Puisque tout homme possède un devenir-cocu en raison du mariage, il s'ensuit que chacun, avant de se marier, a joué le rôle de cocueur. A la fin du Moyen Age et à la Renaissance, ce rôle est incarné par le personnage du « bon compagnon », que l'on croise à tout moment dans les archives judiciaires et la littérature. Célibataire, joyeux luron, rétif au travail comme au mariage, le *bon compagnon* est un étudiant, un clerc, un vaurien, qui vit en bande et dont l'amour du sexe est le signe distinctif. Les bons compagnons entretiennent des « fillettes », fréquentent les bordels, pratiquent à l'occasion le viol collectif et n'aiment rien tant que s'emparer des femmes des autres. Toutes sortes d'images moralisantes les montrent à l'œuvre, paressant, attablés ou fréquentant les étuves. Cette sociabilité masculine est le *compagnonnage*, qui repose sur le partage : partage des plaisirs de la table et partage des femmes.

- 20 Le compagnonnage entretient des liens étroits avec le cocuage. D'abord en raison du lien de destinée qui fait que les bons compagnons sont les futurs cocus – ce que Panurge a bien du mal à admettre (tout au long du *Tiers Livre*, Pantagruel l'assure qu'il sera « battu, cocu et dérobé »). Ensuite parce que *le cocuage est une forme de partage des femmes*, ce partage qu'affectionnent les compagnons parce qu'il renforce le lien d'amitié. Dans ses mémoires (XVIII^e s.), le vitrier Ménétra, grand amateur de partage, explique que c'est de cette manière que l'on devient frères. Parlant de son ami Gombeault et de lui-même :

Quelques jours avant étant en ribote nous nous étions dit : « Nous sommes grands amis ensemble mais il faut que nous soyons frères ». Mais nos fonds nous manquaient. Nous vendons tous deux nos boucles d'argent de soulier et nous allons tenir pour une nuit ménage avec une femme. Ainsi nous nous dîmes : « Nous voilà à présent doublés en famille. » (1767)

- 21 Par le mélange des spermatozoïdes qui s'ensuit, le partage d'une femme crée un lien sexuel entre les hommes, censé être aussi fort que les liens du sang entre deux frères (qui ont en commun, eux aussi, une même femme). De Boccace à Marguerite de Navarre, en passant par Philippe de Vigneulle et Nicolas de Troyes, les auteurs de nouvelles mettent en scène le cocuage, révélant ainsi le lien de *compagnonnage* qui le sous-tend. Les œuvres des novellistes reposent sur le personnage du « bon compagnon », ce vaurien-paillard qui ne va jamais seul. Les « bons compagnons » se définissent par un comportement sexuel spécifique, qui crée entre eux un lien puissant : ils se partagent une même femme, s'entendent pour faire cocu un troisième homme ou bien se cocufient entre eux. Le récit de cocuage en masque un autre, plus fondamental, celui de la formation d'un *lien de compagnonnage* entre deux hommes : la femme n'est que médiatrice dans la relation à connotation homosexuelle qui s'établit entre le cocueur et le cocu. En ce temps-là, comme le supposait Michel Foucault, les hommes faisaient l'amour entre eux, mais ils ne le savaient pas...
- 22 L'évolution de l'identité sexuelle masculine est au cœur de la culture du cocuage. A la Renaissance, les hommes n'ont pas peur d'être cocus : le cocuage parle du compagnonnage, c'est-à-dire d'un univers saturé de masculinité. Mais il en parle en empruntant la forme du mythe, car les hommes ne peuvent avouer ouvertement qu'ils rêvent d'être des « compagnons », d'entretenir des relations non pas homosexuelles, mais *homosexuées* – c'est-à-dire érotisées mais sans passage à l'acte. Ils cultivent la nostalgie d'une identité sexuelle plus favorable à l'amitié entre hommes, telle qu'elle existait encore au Moyen Âge. Ceci dans un contexte de forte misogynie et de mépris du mariage – car le mariage est tout sauf un lien d'homme à homme. Montaigne distingue les « amitiés communes », accessibles à tous et à toutes, et la « parfaite amitié », que seuls les hommes peuvent éprouver. Etienne Pasquier estime que « par l'amour féminin a été violée et rompue la loi de vraie amitié, qui était de l'homme à l'homme ». L'amitié-passion, dont témoignent les correspondances et la littérature jusque sous le règne de Louis XIII, est un signe de cette tendance persistante à l'érotisation du lien d'amitié. Mais avec la valorisation sans précédent du mariage et la répression des sexualités périphériques, l'hétérosexualité tend à occuper toute la place, refoulant profondément le modèle du compagnonnage cher aux siècles charnières de la Renaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- Maurice Daumas, *Le mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Maurice Daumas, *Au bonheur des mâles. Adultère et cocuage à la Renaissance. 1400-1650*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Jacques Heers, *Fêtes des fous et carnivals*, Paris, Fayard, 1983.
- Jacques Le Goff, Jean-Claude Schmitt, *Le Charivari, Actes de la Table Ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977)* par l'EHESS et le CNRS, Paris, EHESS, 1981.
- Agnès Walch, *De l'alcôve à la basoche. L'adultère en France du XVIe au XIXe siècle*, Paris, Perrin, 2008 (à paraître).
- Natalie Zemon-Davis, *Les Cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XVIe siècle*, Paris, Aubier, 1979.

RÉSUMÉS

Le cocuage est le volet festif, symbolique et mythique de l'adultère. A la fin du Moyen Age et à la Renaissance, il occupe une place considérable dans les fêtes, les chansons, le théâtre et la littérature –des *fabliaux* aux nouvelles françaises et italiennes. En Occident, le cocu est un grand personnage de la fête et des rites populaires. En particulier, il est étroitement associé aux festivités du carnaval. Le cocu possède plusieurs visages. Il apparaît comme une sorte de divinité associée aux rites printaniers de fécondité. Mais c'est aussi une figure tutélaire du compagnonnage : les « bons compagnons », qui pratiquent une sexualité débridée (prostitution, adultère...), forment une mythique confrérie masculine. La femme, partagée, sert de médiatrice entre des mâles qui ne rêvent que de se passer d'elle...

Cuckoldry is the festive, symbolic and mythic part of adultery. At the end of Middle Ages and during Renaissance, he plays a large place in feasts, songs, theatre and literature –since *fabliaux* (tales) to Renaissance short stories. In Occident, cuckold is a great character of feast and popular rituals. In particular, he is closely associated with carnival rites. Cuckold offers many faces. He appears like a kind of god associated to spring rituals of fecundity. He is too a tutelary figure of companionship: « good fellows », who practice riotous sexuality (prostitution, adultery...), constitute a mythic male brotherhood. Sharing among good fellows, women are mediators between males who dream of relinquish them...

INDEX

Mots-clés : adultère, carnaval, chanson, cocuage, fécondité, fête, genre, Moyen Age, mythes, Renaissance, rituels, sexualité

AUTEUR

MAURICE DAUMAS

Maurice Daumas est professeur d'histoire moderne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, membre du laboratoire ITEM (Identités, Territoires, Expressions, Mobilités), EA 3002. Parmi ses dernières publications figurent : *Le mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004 ; *Au bonheur des mâles. Adultère et cocuage à la Renaissance. 1400-1650*, Paris, Armand Colin, 2007 (traduction italienne à paraître en nov. 2008).